

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

PREMIÈRE PARTIE

(Suite.)

II

Un cavalier et une amazone s'avançaient au galop de chasse de deux vigoureux mustangs mexicains.

—Ce ne sont pas des habitants d'Augustin, dit un trappeur.

—En tous cas, ils ne connaissent pas le danger, dit Grandmoreau.

—Sa broussaille est pleine de panthères ! fit remarquer Main-de-Fer.

—Sans compter que les partis indiens s'aventurent très loin vers la ville !

Les promeneurs ont aperçu le groupe formé par les cinq coureurs de prairies.

Tous deux ils s'avancèrent aussitôt avec la plus parfaite confiance.

Les chasseurs éprouvent une stupéfaction profonde ; ils regardent avec attention l'homme assez imprudent pour exposer une femme dans des parages si dangereux.

Le cavalier est presque un vieillard.

Mais il paraît porter gaillardement l'âge avancé qu'accusent ses cheveux blancs et les rides qui sillonnent son visage.

Il est vêtu à la française.

Une rosette rouge tranche sur le revers noir de sa courte redingote de cheval.

On devine dans ce personnage un ancien soldat ; quelque officier supérieur de cavalerie.

Le front intelligent, coupé carrément, l'œil loyal et assuré, le sourire bienveillant, annoncent une brave et franche nature de soldat.

L'amazone est une jeune fille, presque une enfant.

Sa fraîche et jolie figure n'accuse pas plus de seize ou dix-sept ans.

Elle est brune, son œil vif et doux brille d'un pur éclat, sa taille est fine, ronde, souple et élégante.

Toute sa personne a un charme indéfinissable dont les chasseurs sont frappés.

Tête-de-Bison paraît tout disposé à être agréable à cette charmante fille.

John Burgh, qui lorgne rarement les femmes, a fait cette réflexion flatteuse :

—Jeune miss très jolie ! ah, très jolie !

Les deux autres trappeurs approuvent du geste.

Le Cacique murmure un surnom délicieux dont il salue sur-le-champs la jeune fille :

—Ohimé ! fait-il : voilà Rosée-du-Matin.

Le vieux cavalier s'arrêta à deux pas des aventuriers.

—Gentlemen, je vous salue, dit-il.

—Je suis fort heureux de vous rencontrer.

—Nous sommes égarés.

—Vous voudrez bien, sans doute, nous aider à retrouver le chemin d'Augustin ?

—Si l'un de vous consentait à nous guider..."

Tête-de-Bison hochait la tête :

—Nous ne demandons pas mieux, dit-il, que de vous indiquer la direction à suivre, mais nous ne pouvons vous accompagner même un moment.

—Y a-t-il indiscretion à vous demander pourquoi ? demanda l'étranger.

—Vous ne paraissez pourtant pas très occupés, gentlemen, ajouta-t-il en riant.

—D'ailleurs, je vous paierai largement..."

John Burgh l'interrompit.

—Nous autres trappeurs, nous ne faisons jamais payer un service de ce genre-là.

—En effet, ajouta Grandmoreau, si on pouvait vous accompagner, on le ferait gratis.

—Mais nous ne pouvons nous éloigner, par la raison que nous attendons ici la venue d'un compagnon qui est notre chef d'expédition.

—Il a fixé l'heure de midi..."

En ce moment, un long cri d'appel se fit entendre de l'autre côté de la rivière.

—Et tenez, continua le Trappeur, ce signal nous annonce qu'il approche.

Tous les regards se tournèrent dans la direction du Rio-Colorado.

Sur la rive opposée, on distingua facilement un homme grimpé sur un quartier de rocher et saluant du geste.

—Il est exact, murmura l'un des aventuriers, mais il a pris un drôle de chemin.

—Il a pris un drôle de chemin.

—Il ne va pas passer l'eau, je suppose ?

—La rivière est pleine de caïmans..."

Grandmoreau sourit finement.

—Qui sait ? dit-il.

—Il a son idée, sans doute."

Evidemment le comte de Lincourt avait son idée.

Il se disposait tout simplement à traverser la rivière à la nage, malgré les terribles hôtes dont elle était infestée.

On pouvait parfaitement le voir faire tous ses préparatifs.

La stupeur clouait chacun des trappeurs à sa place.

L'émotion imposait le silence à tous.

Le comte commença par couper, sur la rive, plusieurs brassées de roseaux secs dont il confectionna quatre paquets ; puis, reliant ces paquets entre eux à l'aide de deux forts arondeaux solidement fixés, il obtint ainsi un radeau léger qu'il mit à flot.

Il se déshabilla alors, fit un paquet de ses vêtements et le posa sur le frêle esquif, avec ses armes.

Le tout se trouvait parfaitement à sec, et le radeau dépassait l'eau des deux tiers de son épaisseur.

Le comte de Lincourt adressa un dernier salut à ceux qui l'attendaient, et se jeta à la nage, poussant son bagage devant lui.

Il se servait peu de ses bras qu'il tenait allongés sur ses bottes de roseaux ; son busque presque entier sortait de l'eau. Il avançait sans fatigue battant l'eau du pied, et se servant tantôt d'une main, tantôt de l'autre pour se maintenir dans une bonne direction.

Les cinq trappeurs regardaient le nageur. Ils étaient profondément inquiets.

—Il est perdu ! dit Sans-Nez l'un des trappeurs.

—La rivière est pleine de caïmans.

—Il va se faire dévorer."

Tête-de-Bison n'était pas complètement rassuré ; pourtant il répondit de l'air le plus tranquille :

—Le gaillard ne se laissera pas manger comme ça du premier coup, soyez-en sûrs.

—Avant de passer dans l'estomac de ces vermines, il leur cassera plus d'une mâchoire."

Rosée-du-Matin, pour lui donner le nom poétique que lui avait trouvé le Cacique, poussait de légers cris de terreur.

Son père murmurait à part lui :

—Voilà un hardi compagnon !

Tout à coup on vit M. de Lincourt s'enfoncer dans l'eau jusqu'aux épaules.

Il ne s'appuyait plus que d'une main sur son radeau, de l'autre, il avait saisi l'un de ses deux revolvers.

Les prévisions des coureurs de prairies se réalisaient.

Leurs craintes étaient fondées.

Une longue masse verdâtre s'agitait à la surface de la rivière, à vingt brasses du nageur.

On eût dit le ventre d'une pirogue chavirée, n'étaient les visibles mouvements d'une sorte de gouvernail ondulant à l'arrière de la trop vivante épave qui nageait vers le radeau.

Rosée-du-Matin voulut crier un avertissement.

—Chut ! fit Tête-de-Bison.

—Le comte a vu l'animal.

—Il ne faut pas le distraire, mademoiselle.

Le caïman était à portée de sa proie !

A trois pas du comte, s'ouvrait une immense gueule que garnissait une double rangée de dents aiguës et tranchantes.

Que l'on se figure une gigantesque pince à gants, aux branches de deux pieds de longueur, et dont l'intérieur serait orné de deux lignes de clous d'acier triangulaires, saillants de deux pouces et s'emboîtant pour former la plus puissante machine à triturer.

On aura alors une vague idée de la terrible gueule qui menaçait le comte de Lincourt.

Celui-ci, avec le plus beau calme, saisit le moment propice et fit feu.

L'eau jaillit sous les coups de queue de l'alligator, qui vomit un flot de sang noir et sombre.

De la rive, les trappeurs, l'étranger et la jeune fille avaient suivi d'un regard anxieux cette courte lutte de l'homme contre le dangereux crocodile américain.

Un soupir de satisfaction soulagea les poitrines oppressées.

—Il est de sang noble, je n'en doute pas, avait prononcé sentencieusement John Burgh.

—Son sang-froid intelligent le prouve."

—Quand je le disais ! appuya Tête-de-Bison, que le triomphe de M. de Lincourt faisait fier.

—Vous en verrez bien d'autres.

—Croyez-moi !

—C'est un rude compagnon, qui nous réserve plus d'une surprise."

La jeune amazone, profondément impressionnée, ne quittait plus le nageur des yeux.

Elle laissa tout à coup échapper un cri d'effroi, car il lui parut que le comte était brusquement assailli par un ennemi qui s'avancait traitreusement entre deux eaux.

Un second coup de revolver retentit.

Un second caïman, l'œil crevé, le crâne perforé, laissait le passage libre à l'intrépide nageur.

Une troisième fois, enfin, le comte, avec la même adresse, évita le contact d'un dernier adversaire.

Beau succès !

Burgh est enthousiasmé.

Les aventuriers saluent le comte de leurs bravos.

On le voit soudain disparaître dans des touffes de joncs qui croissaient en abondance sur les rives du fleuve.

Au bout d'un instant, il sort des roseaux où il s'est habillé ; il s'avance, le fusil sous le bras, au devant des trappeurs.

John Burgh, qui va carrément au but, salue l'étranger et sa fille ; puis il leur dit :

—Vous voyez que nous attendions le chef !

—On ne peut vous accompagner à Augustin ; mais piquez vers cette colline, là-bas.

—Vous apercevrez la ville.

—Quant à rester... impossible !

—Nous aurons à dire probablement des choses graves, et vous comprenez ?"